



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

26 janvier 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

26 janvier 1907.

Je me tenais, le jour de la réception de Barrès, dans le vestibule de la salle des séances, au moment où y déboucha, parmi des lueurs de vert vif poignardé de rouge, le cortège académique. Ce fut d'abord le vénérable M. Boissier, philosophe au visage rural et fin, le sourcil dru, le nez matois, sous des cheveux blancs qui naguère avaient encore des tons de paille ; le vicomte de Vogüé, droit comme un fourreau de galuchat — dans lequel on sent l'épée ; — Frédéric Masson, géant de bibliothèque et prince-historien d'Empire, et puis le jeune immortel découpant l'impassible profil d'un émir de Grenade.

Mais quand le lieutenant de service commanda de rendre les honneurs, et qu'au bruit des fusils hardiment maniés un vent de baïonnettes passa sur les fronts, tandis que le petit tambour, igno-

rant à jamais de Richelieu et de Bernal Diaz, battait sa caisse qui résonnait comme dans une église au : « Genou, terre !... », à cette secousse, l'auteur de *l'Appel au soldat* connut, après bien d'autres, la sainte et rapide détresse des grandes émotions humaines et ne put empêcher son *moi*, qui lui échappait, de pâlir.

Il se reconquit ensuite rapidement et d'une voix que, par déférence pour le sujet à traiter, il voulait monotone, claire, forte et lente, il articula sous la coupole son noble discours. Il fit, avec une sorte de respect funéraire, l'éloge de notre cher et grand poète Heredia, toujours regretté, et dont nous fûmes impressionnés de voir, aux justes et nombreux souvenirs qu'évoquait Barrès, repasser devant nous la réelle figure, riche et magnifique abeille humaine bourdonnante de vie, d'enthousiasme et de candide amour pour le beau.

Durant qu'il parlait, j'observais le promeneur du *Jardin de Bérénice*, et j'étais une fois de plus captivé par les particularités de son étrange et fier visage sur lequel, selon les nuances de l'heure ou le reflet des sentiments, passent tour à tour les glorieuses et disparates ressemblances d'Ignace de Loyola et de Lacordaire, de Pascal et du grand Condé, avec en plus je ne sais quoi de mauresque et de bistré qui nous emporte en Orient, jusqu'aux confins du désert dont il semble que cet œil fataliste épris d'oasis ait reflété les sables et percé les profondeurs.

Quoi qu'on en dise — et je ne suppose pas que le peintre de *Leurs Figures* me démente — le visage se refuse à tromper. C'est un masque indocile qui lâche aussitôt tous les secrets. La nature ne fait pas preuve envers nous d'iniquité ou même d'inconséquence, elle accorde à chacun le « dehors » que vaut son « dedans » et je n'ai, pour ma part, jamais rencontré quelqu'un qui n'eût reçu en cadeau la face qu'il méritait. Car c'est notre être intérieur, religieux et sacré, c'est notre conscience qui façonne notre enveloppe extérieure de chair par où elle éclate et se trahit. Nous ne révélons que ce que nous croyons dissimuler. Tant pis pour nous si l'étalage est médiocre ! Quels que soient les traits plus ou moins réguliers d'une figure, toujours elle aura le front de ses pensées et les yeux de son âme.

Je suis sûr que Barrès gardera la mémoire de cet après-midi avec plus de reconnaissance que de n'importe quelle journée parlementaire. On ne s'entretint que de grandes choses et pas un gros mot ne fut lancé. Si l'on se molesta un peu, au début, dans l'hémicycle, ce ne fut qu'une jolie bataille de dames, spectatrices de marque furieusement avides d'être, à l'orchestre, le plus près possible de deux illustres acteurs.

Et la sortie ne manqua point d'être aimable et brillante, aux rayons bien intentionnés d'un gentil soleil qui s'efforçait d'avoir l'air d'être d'avril. Par les vieilles cours de la Mazarine s'écoulait l'assistance souriante, heureuse, en-

core édiflée pour vingt minutes. On se montrait des abbés lorrains venus exprès, du pays. L'essaim des photographes voltigeait, prenant de perfides clichés d'immortalités détendues. Sous la voûte, les autos des belles dames de lettres du *Monde où l'on s'ennuie* cornaient avec politesse pour ne pas écraser quelque septuagenaire des Inscriptions. Les gardes de Paris à cheval s'en retournaient au pas... bien contents eux aussi, et là-bas, là-haut, en plein ciel, sur le toit du vieux Louvre, un drapeau flottait, carré, vigoureux et tendu. Il faisait plaisir à regarder. C'était une de ces secondes exquisés où l'on aime vivre... où l'on pense tout seul, pour la millième fois, en descendant le long des quais : « Comme Paris est beau ! Dire qu'un jour il faudra... » sans qu'on ose achever.

*
**

Ce sont bien, en effet, des *Feuilles de route* que les impressions de guerre notées entre deux étapes et récemment publiées par Paul Déroutède. On y voit, en son attachant et chevaleresque naturel, agir, s'indigner, faire la cuisine et le coup de feu, marcher, bondir et se battre immodérément, le généreux et dernier *hidalgo* de France qui nous revient de son exil en Espagne après y avoir, depuis toujours, bâti maints châteaux dont les ruines ne sont point sans allure. Ces chroniques de 1870 saisissent

par l'accent de franchise et de pittoresque sincérité que prend le récit, simplement fait, des grands drames vus de près par un vaillant et honnête homme. Tout cela semble cependant déjà loin, même pour ceux de ma génération dont la douzième année en garda une ineffaçable empreinte. La plupart de ceux qui sont nés *après* liront ces pages sans guère plus d'émoi que s'il s'agissait de la guerre des Deux-Roses. La moindre affaire de communisme ou de syndicat les enflamme bien davantage, et nul n'y peut rien. C'est ainsi.

A un certain passage de son livre, Paul Déroulède, à propos d'une proclamation du nouveau gouverneur militaire de Paris, qu'il qualifie de honteuse, ne déguise pas la sévérité de son jugement sur Trochu. Sans prétendre exprimer une opinion personnelle relative à des faits encore trop près de nous malgré les trente-six ans écoulés, et que d'ailleurs je connais mal, il me paraît intéressant de donner ici au lecteur connaissance d'une superbe lettre du général, écrite cinq ans après la paix à un de ses vieux amis et professeurs, et qui est impressionnante par sa sérénité triste, son absence de tout regret, comme de tout remords, et le stoïcisme chrétien qui, jusqu'à la dernière ligne, en affermit autant l'esprit que la spéciale écriture, d'une inébranlable opiniâtreté bretonne. Je ne pense pas que cette lettre ait été jamais publiée. La voici :

Tours, le 9 juin 1875.

MON CHER MAITRE,

« Le vieux professeur » me donne une imprévue et touchante marque de bon souvenir et de bonne amitié dont « le vieux général » sent tout le prix. C'est rarement que les disparus ont de telles aubaines. Mes efforts d'autrefois, suivis de ma retraite d'aujourd'hui, n'ont pas les mérites que votre bienveillance leur attribue. Je n'en revendique qu'un, celui d'avoir obéi, du commencement à la fin de ma carrière, à une logique de principes, de sentiments et de conduite qui fut honnête et ferme. Vous aussi, mon cher maître, vous avez rencontré les grandes épreuves auxquelles nul n'échappe à son heure. J'ai, de mon côté, mes chagrins, exclusivement causés par les vides qui se font dans la nombreuse famille dont je suis le chef, et aussi par le sentiment que j'ai de plus en plus de l'impuissance de notre pays à se relever dans l'estime des nations par la restauration des mœurs publiques et la résurrection des caractères. La paix, très précaire, que nous avons, nous l'employons à nous complimenter comme par le passé ou à nous déchirer en diffamant nos propres malheurs ! Il n'y a là rien de patriotique, rien de digne, rien qui montre que nous avons bénéficié de la grande et douloureuse leçon des événements. Envisageant mes propres épreuves vous me dites que « la France m'a déjà rendu justice et que l'histoire me réserve une de ses plus belles pages ». N'en croyez rien, et soyez en même temps assuré, si vous voulez vous-même me rendre justice entière, que je n'ai pas ces hautes visées. A l'heure où j'ai fait mon sacrifice, averti par mon expérience que j'allais aux gémonies des foules et des partis, je l'ai fait sans réserve, sans arrière-pensée, sans espérance d'une révision ultérieure de leur jugement. C'est pour *la Vérité et la Justice*, non pour moi, qu'à certains moments ma voix s'est fait entendre dans cet

outrageant débat. Je ne crois pas à l'équité des contemporains, je crois peu à l'équité de l'histoire. Mais Dieu, qui sait ce que valent ces juges et cette justice, les a remplacés, au dedans de chacun de nous par un tribunal que je tiens pour infallible. C'est à son verdict que je dois la paix profonde dont je jouis.

Général TROCHU.

*
* *

Le 21 janvier est resté, pour l'inébranlable fidélité des légitimistes, une date cruelle et sacrée. Cette année encore, comme les précédentes, en province et à Paris, des messes ont été célébrées le matin de l'affreux anniversaire, dans la pénombre de maintes chapelles, messes basses, discrètes, à petites lampes, que leur suprême simplicité rend plus émouvantes que n'importe quelle grand'messe dorée de Pâques, pontificalement entonnée à Saint-Pierre de Rome.

Assistaient à ces humbles services de bons gentilshommes à tournure de veneurs ou bien courbant des dos dévoués comme j'en ai vu à certains familiers de Frohsdorf, des dames en noir dont, à défaut du paroissien armorié, le signe de croix seul aurait suffi à tracer la race, et aussi des gens de maison, plutôt âgés, valets de la vieille roche, demeurés sans révolte ni honte fiers de servir « ces messieurs ». Plus d'un, parmi ces nobles, comptait sans doute, dans ses ascendants, quelque illustre aïeul qui

avait proprement monté l'escalier de bois de M. Sanson, — comme Sa Majesté. Il devait songer à cela, le temps, si long, que dure l'élévation !

Cette mort de Louis XVI ! On s'imagine aujourd'hui volontiers que ce fut un événement extraordinaire et qui agita Paris ? Loin de là. Elle était attendue, redoutée, presque acceptée, dans la stupeur ou l'épouvante silencieuse. On y assista sans oser y croire. Nul n'en parlait. Les feuilles du temps la relatent en dix lignes, pour dire que tout s'est passé convenablement et comme il le fallait.

Mais, aussitôt après, les plus acharnés la veille rendent pleine justice au calme et à la fermeté qu'avait montrés Capet. Publiquement, en ces jours pourtant si redoutables, il fut permis de témoigner de la sensibilité au « tyran », depuis qu'il avait « payé sa dette à la nation ».

Chose presque inconnue, je pense ? — sa mort fut mise en musique *en un morceau pour le piano-forté ou la harpe et violon d'accompagnement, « ad libitum »*. Cela s'intitulait : *La Mort de Louis Seize, arrangée et composée par F.-D. Mouchy*. On la vendait 6 livres, *chez la citoyenne Mallet, artiste, marchande de musique, d'instruments, de cordes de Naples et de Nuremberg, rue Neuve-de-l'Égalité, cy-devant Bourbon, à l'Harmonie*.

Ce qui fait la bizarrerie poignante, le tragique et le curieux de cette œuvre traitée avec le res-

pect le plus sincère, c'est que, par endroits, au-dessus des portées de notes, les diverses étapes du drame y sont marquées par de courtes phrases accompagnées elles-mêmes de l'indication du sentiment musical qui doit les souligner. LOUIS SEIZE AU TEMPLE AVEC SA FAMILLE (*andantino*), MOTION FAITE A LA CONVENTION DE LE METTRE EN JUGEMENT (*allegro*).

Entre temps, sous certaines mesures ou accords on lit : PLUSIEURS ORATEURS PARLENT A LA FOIS... MURMURES... APPEL NOMINAL... LE DÉCRET EST ADOPTÉ.

L'annonce « faite à Louis XVI du décret qui ordonne sa mise en jugement » porte la recommandation : *affectuoso*. Celle « du désespoir de la famille » s'exprime par *agitato*.

Presto peint « l'empressement de Malherbe à le deffendre » et *amoroso* la mélancolie de la réponse de Louis à son avocat. Et l'événement suit ainsi son cours, se précipite... L'annonce à lui faite de son jugement par la Commune (*tempo giusto*). Ses adieux, sa marche au supplice (*adagio*)... son discours commencé sur l'échafaut couvert par le bruit des tambours (*larghetto*)... les tambours (*plus vite*)... sa mort, sur un déchaînement de trémolos en octave.

C'est vers ce temps aussi que l'on vendit en manière de jouets commémoratifs des petites têtes coupées de Louis, en bois peint, avec une vraie perruque blanche en crins longs et dénoués exprès, afin d'avoir prise pour la saisir et la

montrer en famille aux enfants, comme elle l'avait été au peuple sur la grande place où nous passons chaque jour sans nous rappeler que ces choses sont arrivées.